

**QUELQUES CAMPS DU SUD-EST  
1939-1940**

**par André FONTAINE**

En septembre 1939, la France ne sait quel comportement adopter face aux quelques dizaines de milliers d'antnazis demandant à bénéficier du droit d'asile.

Qui sont ces émigrés de l'Empire allemand ?

## **QUELQUES FAITS D'HISTOIRE**

Souvenons-nous de l'ascension d'Hitler : il crée un service d'ordre, les sections d'assaut "SA" en 1921, manque son coup d'état en 1923 à Munich, écrit "Mein Kampf" en 1924 à la forteresse de Landsberg, institue les sections de sûreté "SS" en 1925, ainsi que les "jeunesses hitlériennes" et autres associations nazies.

Chancelier le 30 janvier 1933, Hitler avait dès le 3 février confirmé à ses généraux sa politique d'"espace vital" basée sur la guerre.

Le 27 février, l'incendie du Reichstag marque la fin de la démocratie parlementaire.

Le 28 l'état démocratique fondé sur le droit institué par la constitution de Weimar est aboli.

Le 5 mars ont lieu des élections sous la terreur (44 % de nazis). Le 23 mars les pleins pouvoirs sont donnés à Hitler.

En avril 1933, les Lander (territoires administratifs) sont "is au pas. Le 10 mai on brûle les livres des écrivains démocrates, dissolution des syndicats également en mai 1933 et des partis politiques en juin.

Juifs, socialistes et communistes sont écartés de l'économie, des universités, de la fonction publique et des professions libérales. Ils sont incarcérés, torturés, envoyés dans des camps de concentration.

Beaucoup ont pénétré depuis 1933 illégalement en Suisse où on leur a conseillé d'émigrer en France. Là, ils sont renvoyés et ainsi de suite comme une balle de ping-pong. Ce qu'ils redoutent le plus, c'est d'être conduits à la frontière du Reich, c'est malheureusement trop souvent arrivé. Les Autrichiens sont passés par l'Italie depuis l'Anschluss en 1938.

A part des aides limitées du Secours rouge international (1), du Fonds Matteotti (2), de l'Internationale ouvrière socialiste (IOS), l'aide chrétienne assez modeste (100 Quakers (3), la Cimade protestante et quelques curés le R.P. Chaillet (5) à Lyon, l'abbé Scolardi à Marseille), la Croix rouge, les comités juifs (CAR) (6) les prennent en charge grâce aux fonds américains recueillis par le "Joint" (7), dont la direction européenne est à Lisbonne et la direction française à Paris. Ils interviennent auprès des autorités pour qu'ils obtiennent un permis de séjour. Les plus aisés ont peu de mal à s'installer : ils achètent maison, magasin, petite usine, exploitation agricole. Evidemment le petit commerce qu'ils pratiquent ne correspond pas souvent à leurs fonctions précédentes. Ils étaient journalistes, médecins, magistrats, députés et les voilà réduits à se recaser dans le commerce.

Plus grave est le cas des gens sans fortune, vivant précédemment de leur petit salaire. Comment retrouver un gagne-pain ? Les entreprises n'aiment pas ces germanophobes. La propagande hitlérienne entretient la haine dans toute l'Europe. Ils en sont réduits à exécuter des travaux subalternes à la campagne dans des fermes en tant que travailleurs de force ; le plus souvent ils sont employés au noir comme tailleur, cordonnier, menuisier, bricoleur, gardien de propriété, jardinier.

Tous sont très surveillés par la police. Il leur est demandé de ne faire aucune politique, de n'avoir aucun rapport avec les personnes fréquentant le consulat d'Allemagne ; les plus suspects sont en général des représentants de firmes allemandes, telles que Siemens, Krupp, même s'ils ont épousé une Française. Certains arrivent au contraire du camp de concentration de Dachau, tels que :

- le maître tapissier Oscar Lustig de Vienne,
- les deux jeunes frères Eisler qui arrivent directement les derniers jours d'août à Nice,
- l'architecte Gruberger,
- l'Autrichien Kohn,
- le violoniste Fritz Rikko.

D'autres ont combattu dans les Brigades internationales :

- Fritz Franken, député,
- Walter Janka, éditeur,
- Peter Kast, écrivain,
- Karl Kunde, du KPD,
- Werner Rings, journaliste,

ou bien ce sont des marins qui ont fui l'Allemagne :

- Harry Balke a nagé de longues heures dans la Manche,
- Helmuth Bruhns à bord d'un bateau anglais attaqué par la marine de Franco, détourné sur Palma ; finalement il est prié de descendre à Marseille où les employés du consulat lui demandent de rentrer en Allemagne : "jamais", répond-il.

Quant à Robert Liebknecht, fils de Karl, il s'est expatrié après avoir perdu la nationalité allemande.

Il en est de même pour les écrivains Alfred Falk, Lion Feuchtvanger, Walter Hasenclever, Otto Heller, Wilhelm Herzog, Alfred Kantorowicz, Ernst Langendorf, Rudolf Leonhard, Max Schroder, Friedrich Wolf, etc..

Inutile de souligner que l'intelligentsia et la bourgeoisie sont beaucoup plus représentées dans l'émigration que les gens simples et, à plus forte raison, les pauvres qui n'avaient aucun moyen de sortir du camp de concentration où les relations à l'étranger (affidavit) ou avec la Gestapo (très souvent c'est l'épouse qui devait accorder ses faveurs à ces bourreaux) étaient nécessaires pour quitter le Reich.

Où résident-ils ? Les plus aisés dans les quartiers de la haute bourgeoisie : XVI<sup>e</sup> à Paris, Promenade des Anglais à Nice, le Prado à Marseille, les belles villas de Sanary, Cannes, Saint-Tropez. Mais les journalistes, petits patrons, artisans adoptent les quartiers

simples (tels celui de la gare à Nice) ; ce sont souvent les quartiers de la prostitution comme à Marseille, les rues Thubaneau et Curiol, etc. La rue Curiol reste la plus fréquentée des Allemands, Autrichiens, juifs orthodoxes, catholiques, protestants, libres-penseurs, communistes. Dans les pires périodes de la persécution les prostituées les cacheront.

Tous les émigrés ont choisi la France, disent-ils, parce que c'est le pays des Droits de l'homme, de la Révolution et de la Liberté. Ils se sont installés de préférence sur la Côte d'Azur. C'est là que les surprendra la déclaration de guerre.

## **LE CAMP DE LA RODE PRES DE TOULON**

Le 1er septembre Hitler envahit la Pologne. Le 2 la France décrète la mobilisation générale : les lieux d'internement prévus dans chaque département pour les ressortissants du Reich (émigrés allemands, autrichiens et tchèques) sont réquisitionnés. Le 3 le ministère de l'Intérieur envoie dans chaque préfecture un télégramme concernant la "concentration des étrangers originaires de l'Empire allemand". Aussitôt des affiches relatives aux rassemblements sont apposées dans les mairies. Ils sont priés de rejoindre dans le Var le camp de la Rode. Le 5 septembre 1939, L'Eclaireur de Nice annonce que "les nationaux de l'Empire allemand du sexe masculin, âgés de plus de 17 ans et de moins de 50 ans, doivent rejoindre aujourd'hui même (...) le fort carré d'Antibes...". La même annonce est faite dans le Var pour le camp de la Rode près de Toulon.

Les émigrés varois sont rassemblés au camp de la Rode : c'est un long hangar où sont entassés dans la paille 50 internés. Pour toutes commodités, ils n'ont qu'un seul WC et un robinet d'eau. Ils sont surveillés par :

- un lieutenant (sans doute Grossetti, qui donne de la voix),
- un adjudant,
- 10 hommes de troupe.

Un colonel très correct passe le 9 septembre, annonçant que le cas de chacun serait étudié avec une attention bienveillante. Les Tchèques lui signalent qu'ils sont les alliés des Français. Un Alsacien lui fait part de son étonnement puisqu'il n'a jamais mis les pieds en Allemagne et ne sait pas parler allemand, ses deux frères sont dans l'armée française. "Pourquoi pas moi ?" demande-t-il au colonel.

Les 9 légionnaires sont bientôt libérés du camp de Toulon pour s'engager à nouveau dans la Légion.

Quelques jours plus tard. Tchèques et Autrichiens sont séparés des Allemands. A la suite de quoi, les Allemands sont plus sévèrement gardés.

La nourriture est convenable. Les internés couchent sur des bottes de paille. Le réveil est à 6 h. A 7 h, on a une tasse de mauvais café mais on peut acheter pour deux francs une tasse de chocolat ou pour un franc un croissant ou morceau de pain blanc. A 11 h, déjeuner, de 13 h à 16 h, on fait la sieste ; la porte est alors verrouillée ; on peut avoir des visites à 16 h et se faire apporter commissions et journaux. Après le couvre-feu de 19 h 30, il est interdit d'utiliser la moindre bougie.

On compte parmi les détenus des peintres :

- KADEN Gert, né le 10 juin 1901, fils de général, ancien cadet puis lieutenant jusqu'en 1930, moment où il rentre au "Sturmkreis" de Berlin ; il vit de 1933 à 1938 à Dresde ; devenu peintre abstrait, il émigré à Sanary en 1938.

- LIEBKNECHT Robert, né le 22 février 1903 à Berlin où il passe son baccalauréat ; il étudie à l'académie de Dresde de 1923 à 1930. Il expose à Dresde, Cologne, Nuremberg. Il vient en France en voyage d'études retourne à Berlin où il devient de 1930 à 1933 professeur à l'Université populaire. Il rencontre Liebermann. Il émigré en 1933 à Paris où il expose au Salon d'automne, aux Indépendants, à l'Exposition internationale (section française). Il passe l'été à Saint-Tropez.

- LIPMAN-WULF Peter, né en 1905, a grandi à Berlin dans les années 20 dans l'ambiance culturelle animée de l'après-guerre. Son père, juriste connu, amateur d'art et collectionneur, a eu autant d'influence sur lui que sa mère, sculpteur et portraitiste de talent. Après avoir fréquenté l'Odenwaldschule en compagnie de Klaus Mann, il étudie l'art, la littérature et l'histoire et va en apprentissage chez un sculpteur sur bois à Berlin, y réalise différentes sculptures dans la cité : "les deux ours", "la biche et le faon". Le professeur Fritz Diederich lui demande de prendre sa succession à l'université de Berlin quand Hitler arrive au pouvoir. Il émigré à Paris, devient l'ami des sculpteurs Robert Coutrin et Charles Despiau. Il travaille l'argile, le bois, le cuivre, le bronze, la cire, le métal et la pierre. La guerre le surprend dans les environs de Toulon alors qu'il est en train de sculpter un autel en noyer pour le Congrès eucharistique. Il s'installe pour son travail dans la salle des machines sous la verrière. Il utilise soit la glaise, soit le plâtre de Paris pour les moulages.

- LOWE, libraire à Bandol jusqu'en 1939, ami de Lipmann-Wulf. Au camp il réalise des plaquettes de plâtre et des dessins.

- RADERSCHIEDT Anton, né le 11 octobre 1892 à Cologne. Il possède une villa entourée d'un jardin au quartier de la Cride à Sanary, une voiture automobile et un outillage de reproduction photographique très perfectionné, ce qui inquiète le maire. Il a quelque ressemblance avec Kafka dans l'allure, la silhouette, la tristesse générale qui en émane. Il n'était pas marié avec sa seconde femme car la première, Martha Hegemann, s'opposait au divorce. Il a un fils, Ernst Mayer, né en 1923, élève de l'école d'horticulture de Sanary et qui a été interné deux fois aux Milles, puis a été déporté et n'est pas revenu.

des écrivains :

- BRUGEL Fritz, né en 1897 à Vienne. Docteur es lettres, bibliothécaire à Vienne. Il publie avec Karl KANTSKY une collection de documents sur le socialisme allemand. Il est bientôt libéré comme citoyen tchèque. Il a émigré alors en Angleterre.

- FALK Alfred, né le 4 février 1896 à Berlin, journaliste et écrivain pacifiste connu. Il réside villa Suzette, boulevard de la Mer à Fréjus. Il est interné du 8 septembre au 22 septembre 1939.

- KANTOROWICZ Alfred, né le 12 août 1899 à Berlin, docteur en droit, rédacteur de "Vossische Zeitung" et de "Literarische Welt". En 1933, il émigré à Paris, où il écrit pour "Die neue Weltbühne" de Prague. Il participe à la guerre d'Espagne à partir de 1936, vit ensuite à Bormes-les-Mimosas où il rédige un livre de souvenirs sur sa campagne d'Espagne.

Thomas Mann lui fait obtenir une bourse américaine et Ernest Hemingway lui envoie de gros chèques. Il prend beaucoup de notes au camp et fera paraître "Exil in Frankreich".

- MOMBERT Ernst, philosophe de valeur. Il est très brun et atteint de strabisme ; il vient de Fayence où il a une plantation d'arbres fruitiers.

Son frère Franz n'est pas au camp.

- NIEDESTEIN Albrecht né le 6 février 1898 à Bochum, historien d'art. Il quitte l'Allemagne en juin 1933. C'est un bel homme blond ; il réside à la villa Marigold à Sanary.

- PREISSNER Karl, de son nom de plume Peter Kast, né le 1er août 1894 à Wuppertal ; serrurier d'art, membre du Spartakusbund, reporter puis rédacteur de la revue "die Rote Fahne" de 1928 à 1932. Il émigré en URSS, participe à la guerre d'Espagne. A son retour en France, il habite avec d'autres dans des grottes creusées dans le sol ; ils n'ont au début que du pain à manger, puis un comité de secours leur donne des nouilles une fois par jour. Il détient un passeport républicain qui, hélas, n'est plus valable. En 1939 il se réfugie chez E.A. Rheinhardt et Kurt Lichtenstein au Lavandou.

- STEMSEN Hans, journaliste, né le 27 mars 1891 à Mark en Westphalie ; il réside rue Lauzet Aine à Sanary. Il a servi à la 143e compagnie de travailleurs étrangers.

- FEUCHTWANGER Lion, né le 7 juillet 1884 à Munich. En 1933, il quitte Berlin avec son épouse Marta et sa secrétaire Lola Humm pour s'installer à la villa Valmer à Sanary. Là, il reçoit très souvent les grands de la littérature allemande réfugiés sur la Côte d'Azur : Hermann Kersten, Ludwig Marcuse, Friedrich Wolf, Franz Werfel, Wilhelm Herzog, Rudolf Leonhard, René Schickele, etc.

On peut citer parmi ses Oeuvres : "der Wartesaal", "die Geschwister Oppenheim", "der Judische Krieg", "die Söhne", "der Tag wird kommen", "der Jude Süb".

Son audience en Allemagne était très large : il avait des millions de lecteurs. En France, il avait même été reçu officiellement par le Président de la République, Albert Lebrun.

- LUNAU Heinz, né en 1910 à Magdebourg, docteur en droit ; il parle et écrit couramment l'anglais et le français. Il est réfugié à Saint-Tropez avec son épouse Elisabeth (future historienne, restée traumatisée par le viol qu'elle subit au camp des Milles en 1941). Son beau-père, Ludwig Marum, député du Reichstag, est mort au camp de Kislau. Lunau publie "die geistige Situation der Deutschen" en allemand (Bruxelles, 1936) et en anglais (Paris, 1937), "Karl Marx und die Wirklichkeit" (Bruxelles, 1938), "Illusionset réalités dans la politique internationale de paix" (Paris, de Bocard, 1939).  
D'autres réfugiés viennent de Sanary :

- DICKAUT Walter, né le 24 octobre 1913 à Francfort ; il est entré en France en 1935 et habite 20 rue Lauzet Aine. Il est très estimé de ses voisins.

- ULMER Wilhelm, chanteur d'opéra. Il possède le domaine de Bellevue au quartier des Picotières, acheté à Mme Talini. Il a deux autos. Son fils Willy, né à Cologne le 5 janvier

1917, célibataire, habite avec lui ; il est planteur, il a le permis de conduire n° 570 K du Var délivré le 19 mars 1937.

de Sainte-Maxime :

- HERBST Eduard, né le 11 juin 1890 à Möhre.
- SOMMER Alfred, né le 10 août 1903 à Kumpoling.

Tous deux sont avocats.

d'Hyères :

- SCHWEITZER Georg, né le 5 janvier 1919 à Budapest
- HEIDENREICH Stefan, né le 9 janvier 1902 à Sarrebtuck, ancien marin sur la mer du Nord. Il est venu en 1928 en France où il s'est marié. Massif, taciturne et abattu, il reste assis dans un coin et ne tient pas à répondre à ceux qui lui parlent.

de Saint-Raphaël :

- HULSEMANN, né le 21 décembre 1919 à Duisbourg. Habile commerçant, il est très fortuné, ce qui lui permettra de jouer un grand rôle dans le commerce du camp.
- SCHNIERMACHER Franz, professeur de sport. C'est un bel homme musclé, grand et brun.

de Saint-Mandrier :

- SCHNIERMACHER Ernst, originaire d'Überlingen, et ses deux jumeaux âgés de 18 ans, tous trois survivent à la guerre.

de Carcès :

- le baron von SÄNGER, propriétaire du domaine de Pourpour d'une étendue de 350 hectares à N.D. de Floreille.
- KOHN, musicien à Saint-Laurent du Var.
- SCHNEEBERG Gérard, originaire de Königsberg.
- ZEUNER, qui amuse ses commensaux par son grand appétit.

d'Anthéor :

- EDZARD Dietz, peintre, réfugié avec son épouse Suzanne Eisendieck, près de Saint-Raphaël.

Le 16 septembre 1939, on annonce le départ de Toulon : un camion prend les bagages à 18 h et le train part à 21 h. L'arrivée n'a lieu que le lendemain matin à Aix-en-Provence, soit après 15 h de train pour effectuer 90 km. Deux camions attendent à la gare. Les soldats ardéchois se montrent accueillants, serviables et souriants, surtout quand ils comprennent qu'un Allemand vient de les prendre comme les Millois pour des Arabes en raison de leur teint basané et de leur chéchia rouge ; l'un d'eux s'exclame : "des Arabes de l'Ardéchiou !".

Arrivés à la tuilerie, ils trouvent la grande cour vide car les internés se sont barricadés ; ne leur a-t-on pas annoncé des prisonniers nazis !... Les officiers et les sous-officiers sont en train de déjeuner. A 14 h, c'est l'ouverture des bureaux où sont employés des internés. E.E. Noth, devenu homme de confiance, dit à propos de Kantorovicz : "Celui-là, c'est vraiment un réfugié !".

Lorsqu'un nouveau convoi est attendu, une forte effervescence règne dans le camp. Très tendus, les militaires recommandent aux internés de se méfier des arrivants, membres de la cinquième colonne : "Restez dans vos dortoirs, fermez les volets ; la grande porte sera close". Ils doublent la garde, installent des chevaux de frise devant le poste de police. Au début les détenus se demandent quels nazis ils vont devoir affronter. Et à chaque détachement ils guettent derrière les volets et voient arriver au loin des pauvres hères, amaigris, courbés, pâles, assoiffés. Ils n'ont rien d'ennemis redoutables. Parfois même ils reconnaissent certains d'entre eux. Mais il est interdit de pousser les volets pour leur parler.

## **LE FORT CARRE D'ANTIBES**

Les émigrés des Alpes-Maritimes arrivent au stade du Fort-Carré bâti au XVI<sup>e</sup> siècle sur un rocher et fortifié par Vauban. Il a servi de prison à Bonaparte après la chute de Robespierre. A la porte, un paysan déguisé en soldat de la première guerre avec bandes molletières, fusil Lebel, longue baïonnette au canon, reçoit les arrivants.

Les deux officiers sont très corrects. Le chef de camp est le commandant Camosso. Son adjoint, le capitaine Vaugrand, au nez rouge (on dit qu'il aime bien le vin), menace d'emprisonnement les récalcitrants. En fait, c'est un homme très sensible ; il se révèle être assez vite un mélomane qui recherche la compagnie des violonistes. Généreux, il fait tout ce qu'il peut pour adoucir la détention des étrangers.

Certains en profitent pour obtenir quelques permissions, soit pour aller rendre visite à leur épouse, soit pour aller faire des courses en ville pour le camp : Rosemann réussit à se faire nommer coursier ; c'est tout juste si on l'aperçoit encore de temps en temps au stade. Des vendeurs ambulants distribuent à la cantine ou à l'intérieur du camp toute sortes de marchandises : vins, fromage, pâté, chocolat, tabac, raisin et autres fruits.

De toute façon la nourriture n'est pas très soignée, mais abondante, on a même un quart de vin ; elle comprend cependant trop de féculents, trop de viande et pas assez de légumes frais ; on ne fait pas de différence entre la troupe et les internés.

L'hygiène est plus sommaire : on fait la queue devant les w. c, mais on finit par trouver une douche qu'avaient installée les footballeurs sous les tribunes.

La surprise vient du manque de couvertures et de l'absence de toit. Il faut donc se contenter des gradins du stade le soir et dormir à la belle étoile. Heureusement que le climat et la saison sont cléments. Tout le monde se demande ce qui se passerait si un orage éclatait, ce qui n'arrivera que le 13 octobre. Auparavant l'ingénieur sarrois Karl Huiler et son collègue Brick de l'aristocratie viennoise avaient été chargés dès le 15 septembre de bâtir des baraques en bois. Les plans ont été tracés par les deux architectes Konrad Wachsmann et Werner Zippert. Le premier, de belle prestance, a été prix de Rome. A Berlin, il a été maître d'oeuvre pour la maison d'Einstein et celui-ci verse une petite allocation, insuffisante toutefois pour lui permettre de vivre décentement à Cagnes-sur-Mer avec Anna Kraus (1<sup>ère</sup> femme du peintre



Léo Marschutz à Châteaurenard à Aix-en-Provence). Le deuxième architecte, Verner Zippert, est un homme de taille moyenne, également bon dessinateur et doué pour les décors. A Berlin on lui avait confié, outre les hôtels, la construction de l'aérodrome de Tempelhof.

Gessler, un bel homme blond, et Amarra sont les contremaîtres de l'ingénieur sarrois. Ils font travailler les nombreux artisans du camp, heureux de participer au montage rapide des maisonnettes, notamment Karl Fischel, viennois et ancien compagnon dans les pays Scandinaves (il a été peintre-verrier en Allemagne avant d'émigrer sur la Côte d'Azur). Nombreux sont ceux qui se demandent si ces constructions légères seront étanches en cas de violent orage. Le 13 octobre elles auront effectivement beaucoup de gouttières.

Les jours suivants, le ministère de l'Intérieur ordonne de libérer quelques personnalités, dont le comte Etzdorf, Schönlerner, etc.. tandis que quelques bonnes âmes se préoccupent du maintien du moral des détenus. Etlinger et Wronke, professeur de chant au conservatoire de Berlin puis à Nice, préparent une séance récréative.

Le 23 septembre c'est la fête du Yom Kippur ; le rabbin Rothschild, originaire de Strasbourg, exhorte les juifs à jeûner. Laboschiner lui rétorque vertement que s'il est si sévère c'est sans doute parce qu'on ne lui a pas donné une charge de rabbin à Nice correspondant à celle qu'il occupait en Alsace. Personne n'apprécie tellement cette remarque. De son côté le rabbin Potschich enseigne aux orthodoxes de beaux chants orientaux.

Le Berlinois Gerold donne la première conférence du camp le 10 octobre. Il est très applaudi. Un récital est souvent donné par les violonistes - Fritz Rikko, ancien de Dachau, où il a beaucoup souffert, ayant été pendu par les bras pendant des séances de 6 heures ; Spitz, Stricoser, répertoire tzigane et trompettiste ; Unger - tandis que Sonnenschein joue de l'accordéon. Sous la baguette de l'ancien chef d'orchestre de Vienne, Adolf Sieberth, plus tard à France-Musique, les musiciens donnent des concerts très écoutés. Les chanteurs participent également aux soirées : Siegfried Kurzer qui a monté un élevage de poules dans la région de Nice, est un baryton, il chante souvent Bajazet. Willy Liboth, né en 1914 à Aix la Chapelle, de petite taille, s'exerce en se rabattant les pavillons des oreilles pour mieux s'entendre. Il fait souvent retentir les accents de "O sole mio". Il va s'engager dans la Légion étrangère jusqu'à ce qu'un médecin niçois fasse des démarches pour le faire revenir.

Walter Hasenclever est le plus en vue. Né le 8 juillet 1890 à Aix la Chapelle où il fréquente le lycée de l'empereur Guillaume, il étudie aux universités d'Oxford, Lausanne, Leipzig, Bonn. Bientôt il délaisse le droit et ne s'intéresse plus qu'à la littérature, la philosophie, l'histoire. Il se lie d'amitié avec Kurt Pinthus, Ernst Rowohlt, Franz Werfel, Kurt Wolff. Il publie en 1910 "Städte, Nächte und Menschen", en 1916 "der Sohn". A Dresde il fait la connaissance d'Oscar Kokoschka. Souvent à Berlin, il fait des tournées de conférences dans toute l'Allemagne. Dès 1924, il est correspondant du journal berlinois "8 Uhr Abendblatt" à Paris où il se lie avec le peintre Jean Lurçat, avec Jean Giraudoux et Kurt Tucholsky. En 1925 il écrit un drame, "Mord", puis des comédies : "Ein besserer Herr", "Ehen werden im Himmel geschlossen". Il réside à nouveau à Berlin puis part pour le Maroc, ensuite à Hollywood et revient à Cagnes-sur-Mer. Giraudoux obtient son élargissement du camp d'Antibes dès septembre 1939. Il écrira après sa libération "die Rechtlosen" ("les sans-droit") où on reconnaît certains de ses meilleurs amis : "Golo" est son grand ami, l'artiste peintre Henry Gowa ; "Goldman" est Werner Goldschmidt, historien d'art, fin et cultivé, installé comme antiquaire à Nice où il réside dans une magnifique villa ; "Melitz" est Werner Rings, d'Offenbach, bel homme, ancien journaliste des Brigades internationales qui va se réfugier en

Suisse où il fera une carrière journalistique importante ; "Raschke" est le poète David Luschnat, marié à une historienne et résidant à Tournettes-sur-Loup (Alpes-Maritimes) ; "Ritter" est le Dr Wengraf, psychanalyste d'origine autrichienne ; "Thomas" est Heinz Wurm, propriétaire de l'édition "die Schimiede" (la forge) à Berlin, souvent mélancolique, qui mourra à Marseille avant son départ prévu pour les Etats-Unis. Les intellectuels sont légion à Antibes, citons parmi eux :

- Hans BEER, écrivain de Berlin
- Franz FEIN, frère de la délicieuse actrice Maria FEIN, traducteur de Churchill, d'Evelyn Waugh et d'Elisabeth Goudge. Il est en relation avec toute l'intelligentsia de la Côte d'Azur. Cultivé, portant la barbe, il est tiré à quatre épingles. Il est surtout doté de beaucoup d'humour.
- Heinrich FRANKESTEIN, très cultivé, écrit un livre.
- Erich GRTESS, né en 1909 à Berlin, dessinateur, amateur de musique et philosophe. Son épouse Bianca est journaliste,
- Alfred GRUNENWALD, écrivain connu et directeur d'un théâtre de Vienne.
- HALBERSTADT, devenu fermier à Saint-Paul en Forêt.
- Prosper HARDT, fils de l'écrivain Ernst Hardt. Il a souvent la visite de sa jolie femme, née Wollmoller, qui vit en Suisse.
- Otto HELLER, né en 1897, à Brunn, grand écrivain, rédacteur du journal "Vorwärts". Il est très gai. Il joue la sonnerie "à la soupe" sur son harmonica.
- HERMANN, professeur de français à l'université de Vienne, parle notre langue couramment. Il voit arriver chaque jour son épouse, Klara, actrice de cinéma viennoise.
- Hans JONAS, journaliste autrichien réfugié à Nice, est toujours vêtu avec soin ; il a une petite moustache blonde.
- Ludwig LEIFEIGER est un bon interprète.
- LEISER, professeur de mathématiques qui a découvert un système infallible pour gagner dans les casinos. Il est aussi très intéressé par le théâtre.
- LABOSCHINER raconte son arrivée au Cap Ferrât : s'étant aventuré dans la propriété d'une comtesse écossaise, il a été pris en pitié par celle-ci et elle l'a recueilli.
- Erich et Fritz LINICK, journalistes du "Geinhäuser Nachrichten". La femme et l'enfant du premier résident à Nice au Mont Boron.
- LOWENBERG, 53 ans, producteur du film "Nero", a tourné 1"Opéra de 4 sous" et "Mayerling". Marié à une femme de 30 ans plus jeune que lui, il souffre beaucoup de la séparation.

- Hugo LOWY, d'origine hongroise, est fin et spirituel. Il a écrit un livre sur le sionisme.

- Walter MECKAUER, de Breslau, fumeur de pipe, compose beaucoup de poèmes.

Il a reçu un prix du ministre de l'Education de Prusse en 1928 pour son roman "Les livres de l'empereur Wutai". Il a émigré avec sa femme et sa fille en Italie puis à Nice en compagnie du rédacteur de la radio berlinoise, Félix MENDELHSON, qui l'a suivi au camp.

- Le baron von OMPTEDA, écrivain et hobereau allemand dont la femme est juive. Il ne remettra jamais plus les pieds en Allemagne. C'est l'ami intime de Friedrich SCHRAMM et des artistes peintres CHRISTIANSEN, Eric ISENBURGER et Ferdinand SPRINGER.

- Gustave PICK, professeur érudit de Vienne, est passé en 1938 par Dachau.

C'est Rudolf KOLLMANN de Vienne qui s'est chargé de sa subsistance en Italie et qui continue à veiller discrètement sur lui. Causeur éblouissant, dictionnaire ambulant, Pick déclame des poèmes, improvise des conférences. Il a malheureusement des souliers éculés, des chaussettes en accordéon. Il ne se sépare pas de son sac tyrolien rempli de livres. Quand on cherche un renseignement, STROBEL s'exclame "consultons le Pick" comme s'il s'agissait d'une encyclopédie.

- PINS, juif viennois lettré et fin, se moque des Polonais d'origine qu'il appelle "Polischen" et des "Apatridischen". C'est un ami de Ferdinand Springer qui le trouve irrésistible.

- Hans SANDEN, distingué, dramaturge, ancien directeur de théâtre à Berlin puis à Vienne.

- Friedrich SCHRAMM, ancien directeur du théâtre de Düsseldorf, devenu gardien d'une propriété d'arbres fruitiers à Grasse, est un très grand musicien.

- STAPLER, juif charmant, raconte des histoires de son invention en yiddish. C'est un ami de l'écrivain Bassermann

- Heinrich STROBEL, descendant d'imprimeurs éditeurs, fils d'un commandant, est historien de la musique. De petite taille, replet, la tête ovoïde, il manie un humour très germanique, il est très intelligent, fin psychologue et grand musicien.

- Josef TOCH, ami de SCHRAMM comme STROBEL lui-même, cousin d'Ernst TOCH. Il a joué la comédie dans les cafés viennois. C'est un écrivain déjà connu. Il a été membre des Brigades internationales mais reste attaché à la religion juive.

- Leo UNGER, ingénieur, journaliste, et très bon violoniste.

- Sandor WEISS, journaliste du "Wiener Abend".

- Heinz WOLFSOHN, journaliste.

- Klaus WOLFSOHN, son frère, professeur de lettres à Berlin.

- Fritz NEUGASS, bel homme blond, frisé, historien de l'art, qui vit en 1939 avec la première femme de Max Ernst, la journaliste Louise ("Lou") STRAUS ERNST, qui sera déportée en 1942 après avoir été hébergée par Jean Giono. Il rédigera ses souvenirs avec Lou STRAUS ERNST avant d'émigrer aux États-Unis.

Les hommes de lettres ne sont pas seuls. Les juristes forment un groupe important comptant de nombreux docteurs en droit :

- ENGEL

- ETLINGER

- JAEGER, très aisé, qui fait de multiples interventions pour ses camarades.

- JOSKE

- SCHRAMM, déjà cité comme metteur en scène.

- Oscar STROH, de taille moyenne et primesautier, viennois devenu jardinier à Biot chez Curel dans le quartier Saint-Eloy.

- WIENER, fondé de pouvoir.

Les peintres et sculpteurs sont représentés :

- Richard BETTELHEIM, né en 1895 à Vienne, est à la fois pédicure, dessinateur et conseiller de son jeune ami Josef KREISLER.

- Adolf FLEISCHMANN, né à Esslingen près de Stuttgart, grand blond aux yeux bleus, au front dégagé. Influencés par le cubisme de Robert Delaunay, ses peintures sont des figures géométriques et abstraites où le sombre alterne avec le plus clair ou même le gris et le blanc. Il y a du bleuâtre, du jaunâtre, du marron, des lignes blanches, noires ou rouges souvent autour d'un centre, d'une croix. C'est parfois un damier compliqué.

- Erich ISENBURGER, né en 1902 à Francfort est de petite taille. Fin observateur, il est aussi doté d'une bonne mémoire ; il a émigré en 1933 à Grasse et dispose d'un atelier de peinture à Nice au coin de la rue de France et du boulevard Grosso. En 1938 il se fixe à Saint-Mathieu de Grasse. Il fait beaucoup de portraits de ses camarades et des militaires. Son chef-d'oeuvre est celui de son ami Walter Hasenclever qui reste la propriété d'Edith Schäfer.

- Léo GSCHNALLER né en 1914 à Bozen (Autriche). Il vient de Nice.

- Oswald HAFENRICHTER de Graz (Autriche), c'est un homme de la montagne ; très habile, il est aussi peintre et cinéaste de génie avant la guerre.

- Karl KAISER est peintre et sculpteur sur bois.

- Alfred KOHN est né à Vienne en 1911.

- Ernst KOSEL, dessinateur autrichien plein d'humour.

- Josef KREISLER, né en 1908 à Vienne, a étudié aux Beaux-Arts de Vienne.
- Moritz MANASSE, né en 1894 à Berlin, est peintre et astrologue.
- PECHMANN, dessinateur et géomètre important de Milan. Sa concubine est dépourvue de moyens,

- Ferdinand SPRINGER, est né en 1907 à Berlin dans une famille d'éditeurs d'arts apparentés à Alex SPRINGER. En 1926 il passe son bac et devient l'élève de Wolfflin à Zurich, de Carlo Carra à Milan, de Bissière à l'académie Ranson à Paris en 1927. En 1932, il suit un cours de gravure auprès de S.W. Hayter, il y rencontre Max Ernst. Après des séjours en Italie, aux USA et en Angleterre, il s'installe en 1938 à Grasse. Au Fort-Carré d'Antibes font partie de son cercle d'amis les écrivains Julius Salter, Otto Heller, le comédien Stapler et le metteur en scène Friedrich Schramm. Springer fait quelques dessins "classicistes", précis et vivants. C'est un fort bel homme, grand, large d'épaules, souriant, non dénué de charme.

- SCHVARZ-SCHEPPERT, est un bon sculpteur de Vienne.
- Karl ZHRADDNIK né en 1909 à Vienne est un communiste fervent.

Les banquiers sont assez représentés :

- les deux frères GOTTLIEB de Vienne,
- MANNHEIMER, coursier de la bourse.

Les médecins sont eux aussi assez nombreux.

- Le professeur EHRLICH de petite taille, brun, charmant, a exercé quelques années à Nice avant de rentrer en Autriche où il est à la retraite.

- Dr Julius HELLER de Nice
- Dr LANDES de Menton
- Dr MENDEL qui a un culte de l'amitié qu'il doit, selon sa fille Eva Haira, à sa loge de franc-maçonnerie. Il reviendra d'Auschwitz et sera professeur à Leipzig.
- Dr METSCH
- Dr ZALOSCER, grand chirurgien, chef de clinique viennois, de très haute valeur morale, jouit de l'estime générale de ses camarades.

D'autres personnalités se retrouvent au camp :

- COHN, ancien de Dachau
- CUSMANN
- Dr FELL, assez grand, brun, pas toujours des plus aimables

- GORDON, qui a un fils
- HEINEMANN
- HIRSCH qui n'est pas sans relations
- LATTNER, un ancien officier aux manières autoritaires
- MAHN, dont la femme est charmante et aguichante
- MERLY, ancien capitaine, qui fait beaucoup d'interventions
- STRAUS, directeur du lycée de Saint-Ingbert en Sarre, dont l'épouse réside à Nice, tandis que son frère Emil, futur ministre de la Sarre, s'est déjà engagé dans la légion.

- Le futur champion du monde de bridge, TINTNER, de Cannes, qui enseigne son jeu favori à ses jeunes camarades, notamment le Dr SCHNEIDER, dentiste et les deux frères LINICK.

- WEIZACKER

D'autres classes de la société sont représentées, sans faire l'unanimité.

Les légionnaires ont servi 5, 10, 15, 20 ans ; ils ont fait maintes campagnes au cours de la première guerre ou au Maroc. Il y a des manchots, des unijambistes, des balafrés, ce qui ne les empêche pas de jouer du couteau. On redoute que l'un ou l'autre soit pronazi : ils se menacent de dénoncer qui aux Français qui à la 5e colonne. Certains portent le béret basque aux couleurs vert et rouge de la Légion.

Dans leurs rangs se trouvent aussi quelques intellectuels égarés (religieux défroqué, professeur de langues) qui se mêlent davantage aux autres groupes du camp. Walter Schneider est un bon dentiste qui va s'installer sur la Côte d'Azur.

Un certain nombre de légionnaires sont homosexuels ce qui les rapproche de certains artistes, de "Thea", Theobald SCHLICKER, leur dieu. Grand jeune homme blond aux longs cheveux, c'est un ancien danseur du casino de Nice et du théâtre de Monte Carlo. Etendu au soleil, il est vite entouré de sa cour : on le caresse, on le masse. Comment peut-on être aussi pervers ? se demandent les soldats d'origine paysanne. Thea est très à l'aise dans les rôles de femme. Madame Springer rapporte que mieux que n'importe quelle jeune fille il dispose d'accessoires féminins : rouge à lèvres, poudre, rimmel. Excellent danseur et causeur agréable, il se retrouve bientôt entouré non seulement des homosexuels mais aussi d'une bonne partie des internés, peu à peu également des militaires qui se dégagent de plus en plus des obligations de l'encadrement.

Un groupe de détenus plus ou moins choisis par les officiers s'impose au camp sous la direction de STERN, surnommé le "général". Il y a CHRISTIANSEN, KAISER, UHIELY, collectionneur de timbres, RUIPER. On prétend que l'un d'entre eux vendrait des permissions. Un jour les officiers et leurs servants sont en émoi : BUKOWIENER et PANITZ ne sont pas

rentrés de permission. On les recherche activement et les indicateurs permettent de les retrouver assez vite.

Les internés se demandent pourquoi on ne les relâche pas, s'estimant plus antinazis que beaucoup de Français. Les Sarrois, les Rhénans, les Tchèques, les Allemands du sud, même, ne veulent rien savoir d'Hitler. Ils sont surpris de trouver parmi eux Marcel BLOCK de Saint-Marie-aux-Mines (Haut-Rhin), directeur d'une école hôtelière à Nice, et Julius SALTER, de Strasbourg. Tous deux expliquent à leurs camarades que les Alsaciens-Lorrains nés avant 1918 de père ou de mère allemands n'ont pas encore obtenu la nationalité française.

Les Autrichiens qu'ils appellent "autre-chiens" comme en 1914-1918 n'apprécient pas beaucoup de côtoyer Allemands et légionnaires ; il les méprisent et entendent conserver leur spécificité de réfugiés anti-hitlériens, de Viennois raffinés, de poètes, musiciens. Ils tiennent à leurs nombreux titres de "Hofrat", "Professor", "Doktor"... Ils réclament une situation de faveur, ils traitent leurs voisins de Prussiens, voire de "boches". Les Allemands leur reprochent leur façon désinvolte de se dédouaner du nazisme- Bref, c'est bien "en chiens et chats" que les deux nations se regardent. On peut se demander pourquoi puisqu'ils partagent le même triste sort. C'est volontiers qu'ils s'opposent au cours des matches de football. Les Autrichiens dominent alors souvent grâce à leurs vedettes de l'association sportive "Hakoah", composée uniquement de joueurs juifs et qui avait remporté le championnat d'Autriche en 1928. Certains d'entre eux, tel que Kollmann, se rendent compte que les Autrichiens exagèrent et rejoignent le groupe des Allemands de Francfort, soi-disant plus sympathiques. Avec ingéniosité, quelques restaurateurs viennois excellents dans la préparation de plats savoureux suppléant à l'ordinaire parfois défaillant.

Tous les détenus épient les adeptes du national-socialisme, ils se méfient aussi de ceux qui font apparemment partie du deuxième bureau français. Ils pourraient jouer sur deux tableaux. Heureusement quelques histoires germaniques détendent l'atmosphère.

Un interné vêtu simplement d'une serviette de toilette autour de la taille, se dévêt pour payer sa consommation à la serveuse de la cantine parce que son argent se trouve dans le pli de la serviette.

Quant à Moltke, il souffre du manque de papier hygiénique. Il crie le soir aux w.c.: "je cherche une lettre de Frédéric le Grand".

Heureusement, les soirées consacrées à Mozart, à Schubert, ou Johann Strauss détendent l'atmosphère. Il y a aussi de plus en plus d'épouses qui viennent à 16 heures au parloir rencontrer leur mari. Des Françaises se joignent à elles, et également Lilian Harvey, jolie actrice blonde vêtue d'une belle robe bleue, et un jour -c'est le 11 octobre- André GIDE en personne. Comme on lui demande pourquoi il condescend à venir voir des détenus, il répond : "il faut toujours être du côté des opprimés". Il rend visite à ses deux éditeurs et à tous ceux qui viennent lui parler dont Heinrich Strobel. André Gide réussit à faire libérer trois hommes.

De jour en jour on parle avec plus d'insistance d'un transfert du camp à Aix-en-Provence. Finalement, le 16 octobre, lever à 5 h 30, appel à 17 h de 200 noms dont Heinrich Strobel précèdent un premier convoi pour le camp des Milles.

Le 18 octobre 200 autres partent également, ils sont reçus par les premiers complètement hébétés, traînant péniblement de grosses pierres dans des brouettes. D'autres ont le bras en écharpe. Les soldats font mine de les frapper. Les Antibois de dire : "Quel camp de concentration !". En fait c'est une farce ; mais les ouvertures de la tuilerie sont bouchées non pas par des fenêtres mais de vieux volets à claire-voie : poussière, pénombre, courants d'air, puces et seulement dix filets d'eau non potable, de longues files devant les w.c. forment le cadre de leur nouvelle vie.

600 arrivent encore par groupe de 200 les 2, 3 et 4 novembre. Seuls quelques malades soignés à l'hôpital partiront plus tard pour les Milles. Pour décongestionner le camp des Milles le chef de camp, le capitaine Goruchon, organise ensuite des compagnies de prestataires (travailleurs étrangers gardés par la troupe).

## **CAMP DE FORCALQUIER**

Le 9 novembre 1939, un autobus conduit un groupe à Forcalquier. Parmi eux les musiciens Spitz, Ungar, Forges. Quelle déception en entrant dans cette prison ! Les cellules n'ont qu'une petite fenêtre très haute, mais ils ont tôt fait de les aménager.

Au début le camp est commandé par le lieutenant Grossetti de la 13e compagnie du 4e bataillon du 157e régiment régional, puis par le brave lieutenant Marchand qui y réside avec sa fille. Ce sera le lieutenant Coudene qui remplacera ce dernier lors de sa permission. L'adjudant de compagnie est le sergent-chef Dallest, assez respectueux de ses administrés. Un médecin passe chaque jour mais l'interné Dr Metsch de l'OSE assure les fonctions de praticien. Un détachement de la 947e compagnie des tracteurs du train des équipages vient renforcer les Ardéchois. L'éditeur Pierre Seghers y écrit beaucoup de poèmes et s'entretient volontiers avec Hans Bellmer et Ferdinand Springer.

A dix-sept heures, ils ont en effet quartier libre ; ils ont le choix entre sortir pour visiter la vieille ville ou rester au foyer bien aménagé. Certains y prennent un verre de vin tout en écrivant à leur épouse. Désormais ils bénéficient de la franchise postale, de la solde du soldat de deuxième classe et d'une attribution de tabac tous les quinze jours. En effet les ex-détenus sont devenus des "travailleurs étrangers" en attente du conseil de révision qui leur permettra d'être "prestataires".

Trois excellents footballeurs viennois enseignent leur art aux jeunes Forcalquiérais, attirés aussi par la chorale, l'orchestre, le théâtre. Dans la journée, ils sont employés à décharger un wagon de ciment ; au dixième sac, le sergent les emmène au bistrot. Au bout de 15 jours, le wagon n'est toujours pas vide !

Grossetti, commandant de compagnie, menace : "ceux qui ne viennent pas au travail seront emprisonnés". Le lendemain, un grand nombre restent au lit, Grossetti ne réagit pas. De jour en jour, il y a de moins en moins de gens laborieux qui se présentent au rassemblement, jusqu'au jour où personne ne se lève. Grossetti les prive alors de nourriture, de viande, de dessert ; ils seront en quarantaine et n'auront que du riz à l'eau. Les détenus apportent le grand plat de riz rond de la roulante dans le bureau du lieutenant.

Celui-ci s'apercevant que les Allemands et Autrichiens sortent le soir sans permission achète une serrure de sûreté qu'il pose lui-même pour éviter tout sabotage. Les détenus



n'insistent pas de ce côté mais percent un trou dans le mur de clôture. Quand le lieutenant aperçoit ces étrangers au café le soir, il leur dit : "bonsoir, ne rentrez pas trop tard !".

Trois dames d'oeuvres, la princesse de Staremborg accompagnée de deux amies, viennent souvent voir leurs compatriotes.

Hans BELLMER exécute là-bas quelques portraits. SPRINGER est le seul graveur à Forcalquier. Ils dessinent souvent ensemble sur les roches ou à l'auberge de "l'Alouette" au bord de l'eau. Selon SEGHERS, Hans BELLMER ne donne pas l'impression d'un "détenu" mais bien celle que nous avons tous, c'est à dire du "curieux soldat de la drôle de guerre, qu'on ne sait à quoi employer sinon à garder la nuit les sentiers dans les collines où le gibier se fait de plus en plus rare".

Le peintre ZHRADNÍK fréquente ses camarades communistes et LIPMAN-WULF poursuit ses sculptures toujours avec autant d'acharnement. Des relations se tissent avec la population. Les prestataires sont presque tous invités chez des particuliers pour la veillée de Noël, après la représentation donnée sur la place.

KOSEL rentrant du café à 10 h du soir ne trouve pas de sentinelle à la porte, rien qu'un fusil. Où est donc passé le planton ? On va à sa recherche. On le retrouve au milieu des internés !

En février le lieutenant Marchand loue un jardin que cultivent quelques agriculteurs. Il y plante des pommes de terre, des carottes, des salades.

En mars, ils perçoivent tous un uniforme bleu horizon, ce qui permet de les prendre de plus en plus pour des soldats français. Aussi parlent-ils de plus en plus notre langue en ville.

"WAFI", Walter FISCHER, est le préposé à la cuisine. Comment se débrouille-t-il ? Charmé-t-il les soldats ? Il ne revient jamais sans rapporter des plats bien garnis.

Le 29 mars 1940, la Commission des centres envoie son représentant F. CHEVRIER, accompagné du secrétaire général du CAR à Marseille, Max KATZENELLENBOGEN. Ils sont frappés par l'atmosphère agréable de ce camp ; ils soulignent dans leur rapport : "bonne santé" et "bonne humeur", "l'entente entre soldats et travailleurs", "l'intérêt des ex-internés pour les vestiges d'une architecture du Moyen-âge". Toutefois, ils manquent comme partout de sous-vêtements bleus de travail, de savon et de médicaments.

Le 20 mai 1940 le journaliste LINICK E. obtient encore un certificat de présence au corps. Peu de temps après ils seront tous mutés plus près du front, au désespoir des Forcalquiérais qui les ont adoptés. Ils en parleront encore avec beaucoup d'émotion 48 ans plus tard.

## **CAMP DE VOLX (BASSES-ALPES)**

Les plus jeunes des prestataires du camp de Forcalquier sont transférés à Voix où ils sont employés à la cuisine des soldats français chargés de les surveiller jour et nuit. Ils logent dans un baraquement. Les soldats sont pour la plupart originaires des Alpes-Maritimes.

## **CAMP DES MEES (BASSES-ALPES)**

Aux Mées, siège d'un détachement de 70 hommes de la compagnie de Forcalquier, les travailleurs sont hébergés dans un grand et bel immeuble moderne bien équipé, avec eau courante dans de nombreuses pièces, deux salles de bain et chauffage central.

C'est un brave sergent ardéchois qui commande la section. Le lieutenant Marchand lui fait entière confiance et ne fait que passer deux ou trois fois par semaine pour signer le courrier et les permissions établies par un caporal secrétaire, le chef comptable étant à Forcalquier.

Les travailleurs sont répartis chez les paysans, jardiniers, artisans qui les réclament. Quand M. Chevrier, directeur des Centres, vient leur rendre visite, accompagné de Max Katzenellenbogen, le 28 mars 1940 il note "la mine excellente, l'excellent esprit et la bonne humeur" des étrangers qui n'ont plus l'impression d'être suspectés ni par les quelques soldats ardéchois ni par leurs employeurs qui les considèrent comme des soldats français et se louent de leurs services. Ils remplacent le patron ou les ouvriers mobilisés.

Une infirmerie fonctionne grâce à un médecin autrichien, le Dr. Victor KRÜGEN, qui manque toutefois de médicaments. De même les hommes n'ont pas suffisamment de linge de corps ni de chaussures.

## **CAMP DE MARSEILLE**

Fin décembre 1939 trente internes se portent volontaires pour travailler au sein de l'armée. Goruchon leur indique dans quelles conditions : ils percevront la solde d'un soldat de 2e classe et comme lui auront quartier libre chaque soir après le travail et les jours non ouvrables. Inscrits à une caisse d'assurance ils auront droit en cas d'accident, maladie ou décès à des prestations normales. Ils seront nourris, chaussés, vêtus comme les travailleurs militaires.

Ils sont logés tout d'abord à Aubagne puis à Marseille dans la savonnerie Lever. Ils dépendent du dépôt d'infanterie 154 de la 207e Cie de travailleurs militaires ; il sont bien nourris à midi par la 14e Cie antichars. Ils sont enfin sous les ordres du commandant Fettes qui dirige le GCD.

Tous les matins, des camions les amènent avec d'autres travailleurs militaires à la Joliette pour charger et décharger les bateaux en provenance d'Afrique. Si le travail est pénible, le traitement est correct.

Le 12 avril 1940, ils deviennent prestataires. Pour cela ils passent une visite médicale au Fort Saint-Jean et signent leur engagement pour la durée de la guerre sous le n° 84 du registre de la XVe Région, place de Marseille.

Selon Hermann SCHELLHAMMER des caporaux simulent hâte et nervosité en les bousculant - "allez, dépêchez-vous ; signez ici" - ce qui éveille sa méfiance et lui fait découvrir qu'on veut l'enrôler dans la Légion étrangère. Du même coup on lui tend un autre engagement pour un régiment de prestataires. Selon lui quatre de ces camarades n'ont pas remarqué le subterfuge et trois d'entre eux se retrouveront à Sidi-bel-Abbès, le dernier étant réformé.

Les deux frères SCHELLHAMMER sont affectés ensuite à Manosque à la 14e Cie de Travailleurs étrangers qui dépend du 157e Régiment régional, commandé aux Milles par le capitaine Goruchon.

## **CAMP DE MANOSQUE**

Enfin, l'internement s'achève pour d'autres, le 31 janvier 1940. L'autobus prend la route des Alpes, passe par Venelles, Meyrargues, Mirabeau, atteint Manosque. Ce voyage a un parfum de liberté. Ils sont émerveillés par tout ce qu'ils aperçoivent : ces maisons gaies, ces rues animées, ces collines boisées, ces jeunes filles enjouées. Quel enchantement ! Que la Provence est belle !

Le chef de camp, le lieutenant SAILLER-CAILLOT apprécie d'être commandant de détachement et d'avoir autant de responsabilités. C'est un homme ouvert, respectueux des personnes humaines. Il adoucit le séjour de ses hommes autant qu'il le peut. Il ne gronde que le jour où un détenu réclame du vin pour le casse-croûte, mais octroie autant de permissions que possible. Un seul interné rentre en retard, uniquement parce qu'il a raté son car et il en est très contrit. Sailler-Caillot parlera jusqu'à sa mort de la fidélité de ses prestataires. Lors de leur visite, MM. F. Chevrier et Katzenellenbogen, écriront : "nous avons nettement l'impression que les hommes adorent cet officier et qu'il pourrait leur demander tous les efforts. Il a une façon très personnelle à la fois bienveillante et spirituelle de leur parler qui nous a enchantés".

Les hommes sont hébergés à la sortie de la ville en direction de Voix et Forcalquier dans la grande salle tout en longueur du cinéma Variétés ; quelques-uns couchent sur la scène. Rien de comparable avec les Milles : la promiscuité est moins importante. Surtout on apprécie la disparition de la poussière dans le dortoir et les aliments, l'absence de courants d'air et, par suite, du froid et des maux de reins. Le chauffage central y est même installé, qu'on allume si la température baisse, ce qui arrive un jour sur deux. La nuit, on repose mieux, même si on couche encore dans la paille. Le concert infernal de centaines de ronflements ou de bruits incongrus appartient désormais au passé. Le sommeil est plus calme. Le matin, ils disposent d'eau courante pour leur toilette à l'intérieur. Les w.c. possèdent, selon Lunau, un certain "charme" : "Figurez-vous une petite maisonnette construite au-dessus d'un petit ruisseau ; il n'y a qu'un trou et tout s'en va". Pourtant la chasse d'eau manque encore. Enfin, quel changement avec la tuilerie des Milles ! Le même Luneau écrit à ce propos : "on ne se soulage plus en plein air et en masse". Derrière le cinéma, une cour disposée sur deux terrasses est ombragée de platanes. Suivant l'exemple de Léo MARSCHUTZ, certains réussissent à trouver des enveloppes de paillasses. Une chaise tient lieu de table de chevet jusqu'à ce que le sergent l'utilise pour poser des planches servant de rayons pour les valises. Il prétend qu'il n'y a "pas de chaises dans une caserne". Sans doute n'a-t-il fréquenté que les forts de Douaumont ou de Vaux.

La compagnie compte 124 hommes ; une section se trouve à Voix ; deux jeunes ont moins de 20 ans. On compte 4 chefs de groupes et 4 sous-chefs. Le Dr. MENDEL, inscrit à l'OSE, est infirmier et fait fonction de médecin. Il est fin, distingué, très compétent. Le peintre Léo MARSCHUTZ, sympathique, constitue la plus grande personnalité ; chaque jour sa cour s'agrandit. Il partira le 1er mars, ayant réussi à se faire libérer. Parmi les internés on trouve ALTMANN, très brun, Harry HALL, dont les parents ont vécu à Saint-Tropez ; André HALLER de Saint-Tropez ; HARVY ; A. HAHN, coureur moto cycliste arrivé en France en 1933 et devenu garagiste à la Seyne ; LOBER, hôtelier de Saint-Raphaël ; le neveu de la

femme de Thomas MANN ; le peintre Martin SCHWEDER ; WOLF, de Heilbronn, ancien directeur d'une filature et mari de la romancière Virginia WOOLF. Les Autrichiens, presque tous regroupés à Forcalquier, sont à peine représentés à Manosque.

La liberté n'est pas encore totale. Du cinéma ils voient des civils passer, crier, rire. On s'approche petit à petit du monde. Les corvées obligatoires leur permettent de sortir. Un jour Lunau fait partie d'une équipe de sept qui se rend, en empruntant la vallée de la Durance, dans une ferme bien provençale pour y couper du bois ou épandre du fumier. Ils sont aussi heureux que des enfants en récréation. A l'horizon ils aperçoivent les Alpes enneigées. Quelle joie de pouvoir travailler après 5 mois d'ennui et d'inactivité ! Même si on manque de bleus de travail et qu'on se contente d'un pantalon clair de ville et de chaussures basses. A 11 h 30 on rentre au casernement avec des ampoules mais satisfaits d'avoir profité de l'air vif des Basses-Alpes. Après la vaisselle et une sieste on repart à 13 h 30 à la ferme que l'on quitte à 16 h 30. Les paysans ne leur ont rien offert, ils obtiennent alors du lieutenant Sailer-Caillet de ne plus y retourner. Quel chef compréhensif ! Le couvre-feu est fixé à 22 h. A partir du 6 avril, le réveil est fixé à 6 h (une heure plus tôt), le quartier libre de 18 h 30 à 21 h et le dimanche à partir de 14 h.

Un médecin militaire passe tous les jours au camp. Le 3 avril on redoute la gale pour trois internés : les locaux sont désinfectés, les malades isolés, la paille est renouvelée tandis que l'ancienne est brûlée. On procède même un jour à une revue intime, qu'ils appellent "Schwanz-parade". Il y a des séances de vaccination les vendredis 29 mars 1940 et 4 avril, suivies chaque fois de deux jours de repos. Le conseil de révision, après avoir siégé dans le Var, se tient le 10 février 1940 à Manosque.

Soucis : leurs épouses n'ont hélas pas de quoi vivre. Lore BIELEFELD, la fiancée d'un interné, fabrique des ceintures à Nice pour 30 F par jour.

Les uniformes arrivent le 8 mars 1940. Lunau énumère : "souliers neufs, bandes molletières, pantalons de golf civils, bonnet de police, vareuse et capote bleu horizon". Pour arroser ces tenues, ils boivent une bouteille de Chartreuse à quatre. Lunau fait retailler sa vareuse pour 30 F par un camarade tailleur. Le 28 mars Février, des oeuvres juives, relève le manque de chaussures (l'intendance ne dispose que de pointures 46 et 48).

La cuisine est bien préparée, délicieuse même, bien supérieure à celle des Milles. Déjeuner du 4 février : soupe aux légumes, steak, pommes de terre, gelée de pommes. Dîner du 4 février : salade de pommes de terre, pâté de campagne, fromage de tête, gervais, vin. 2 mars : goulash avec nouilles et sauce succulente. Dîner du 5 avril : pommes de terre, poulpe. 12 mai, Pentecôte : sardines et asperges à la vinaigrette, civet de lapin, frites, salade, fromage, mousseux, café. Il est possible d'améliorer l'ordinaire en se rendant à l'Auberge de la Jeunesse où l'on se régale. Le patron offre souvent un alcool. Il leur arrive également de se rendre à l'hôtel du Terreau ; le menu du 10 avril comporte : potage, oeufs farcis, carottes, côtelette, fromage, compote. Un interné prépare un excellent café trois fois par jour : à 10 h, après le déjeuner et vers 4 h. Le même détenu vend souvent des petits gâteaux.

On les autorise à installer une coopérative qui détient chocolat, café, cigarettes, allumettes, timbres (80 centimes pour une carte) mais pas d'alcool. Par contre ils ont l'autorisation d'acheter du vin au prix de 6,75 F le litre à l'épicerie tout près du cinéma.

## CAMP DES GARRIGUES

Il est situé dans le vaste terrain de manoeuvres militaires du même nom à 10 km au nord de Nîmes et jusqu'au bord du Gardon. Ouvert en janvier 1940 pour 200 détenus millois, il est contigu à un autre camp réservé aux deux cents réfugiés espagnols qui ont eux-mêmes monté leurs baraquements en parpaings après avoir souffert du fort mistral tout le temps qu'ils ont vécu sous la tente. Ils cèdent une maisonnette aux Allemands qui, en attendant, en sont réduits à s'entasser et à en construire une deuxième le plus rapidement possible.

.C'est le Dr. Oswald FREUNDLICH, interné, qui remplace la plupart du temps le médecin militaire. Le lieutenant Grossetti est très fier d'être chef de camp. Son adjudant de compagnie est le sergent ardéchois PERRON qui conduit chaque jour un détachement important de détenus pour entretenir les installations du camp militaire et couper des arbres, faire des fagots, tandis qu'un petit groupe de maçons poursuit la construction du baraquement, mais ils manquent souvent de matériaux.

Le soir ils se retrouvent autour de Friedrich SCHRAMM qui leur fait apprendre des saynètes, tandis que le professeur WROMKE fait répéter les *l'es4appriS* aux Milles et en introduit d'autres. Ramon PTAK né le 31 août Polska Ostrava, ancien officier de l'armée autrichienne, sous-officier de la Légion polonaise et soldat du 1er Régiment étranger au Maroc, raconte volontiers ses campagnes.

Max BERTUCH, librettiste, et Jacob EHLINGER ne sont jamais absents des soirées. Un seul quitte le camp le soir en mettant un pelochon dans son lit pour faire croire qu'il est là. C'est le footballeur Oskar REICH de la 1ère équipe de Nîmes et de l'HAKOA à Vienne. Friedrich SCHRAMM n'hésite pas c'est le traître de la compagnie, n'en doutons pas, il est de la 5e colonne . Les deux inséparables, le baron von BUTTLAR et l'écrivain HELLER se demandent s'il ne vaudrait pas mieux dénoncer REICH aux Français. Finalement ils n'en font rien.

Grossetti favorise l'architecte et peintre Werner ZIPPERT, connu depuis les décors du théâtre de Milles. Lui qui possède un livre de dessins pornographiques prie Werner ZIPPERT d'orner de peintures le mur du mess. Comme les repas sont de mauvaise qualité, ZIPPERT dessine un cuisinier avec une mitrailleuse qui abat une rangée d'officiers français. GROSSETTI est outré : "Comment un Allemand peut-il se permettre de tuer des officiers français ?" et tout le monde de rire, Allemands ou Ardéchois. GROSSETTI n'a hélas aucun sens artistique, disant alors : "c'est zéro, mon ami". Alors ZIPPERT recommence souvent ses dessins pour pouvoir rester au chaud à la disposition de "Victor Emmanuel" (GROSSETTI surnommé ainsi en raison de sa petite taille).

Le 29 mars 1940 le directeur de la Commission des Centres, 8 rue du Cirque à Paris 8e, vient en visite accompagné du secrétaire général des Oeuvres juives de Marseille, Max KATZENELLENBOGEN. Ils sont surpris de trouver des hommes "nerveux et grognons", suite à leur vaccination par le Dr, FREUNDLICH, et hébergés pour 50 % dans un baraquement inachevé. Lors de leur venue, le mistral, alors très violent, vient d'arracher la toile remplaçant le toit qui n'est pas encore posé. GROSSETTI se confond en remerciements de bien vouloir s'occuper des travailleurs mais il reconnaît que ses hommes manquent de chaussettes, sous-vêtements, savon et médicaments.

Le 18 mai 1940 à la suite de l'arrestation par la police à Nîmes d'Hans Werner KORMIS, né le 19 janvier 1919 à Hanovre, le commissaire téléphone au préfet qui interdit désormais aux Espagnols et Allemands de circuler librement en ville et ordonne aux deux camps de consigner leurs hommes jusqu'à nouvel ordre et de rétablir la censure de "certaines lettres".

## **LE BREBANT**

Le Brébant situé avenue des Chartreux à Marseille est en 1939 "un centre de criblage" des étrangers. En 1940 il est transformé en un "centre de séjour surveillé", donc une prison pour étrangers évadés ou sévèrement sanctionnés.

On y trouve pêle-mêle : Alfred KANTOROWICZ, Paul NOWAK, déserteur de l'armée allemande, des communistes, plus tard Edwin Maria LANDAU pour évasion.

La promiscuité avec des légionnaires louches, souteneurs etc est insupportable.

## **CAMP DE CARPIAGNE (BOUCHES-DU-RHONE)**

Le camp des Milles y envoie ses internés d'origine polonaise, tel qu'OLECHNO Franciszek, dès le 7 février 1940. Carpiagne a dû fonctionner pour l'armée polonaise dès le 1er septembre.

Après l'armistice ils atteignent le nombre de 4000 détenus. Plus de cent viennent à l'automne 1940 du Vernet ; ce sont des Russes, Hongrois, Bulgares destinés au centre d'émigration des Milles.

Bien que situé tout près de la Méditerranée, de Cassis et des Calanques, site inégalable en beauté et en fraîcheur, Carpiagne est un camp plat, désolé et aride peu apprécié par les militaires qui y passent.

## **CAMP DE LORIOLE (DROME)**

Le 13 avril 1940, 69 prestataires sont dirigés sur le 14e Régiment d'Infanterie coloniale de Loriol (Drôme). Ils sont répartis en petits groupes et employés à nettoyer un canal, abattre des arbres, les découper en planches et madriers. Certains travaillent dans les fermes. Les Hillois retrouvent certains amis de l'émigration à Lyon. Ils sont passés par les camps de Chambaran et Arandon en Isère. Ce sont souvent des communistes qui ont fait partie à Lyon du comité d'accueil de réfugiés (CAR), des amis du père CHAILLET S.J. et du professeur Emil GUMPEL du parti S.P.D.. Si l'église catholique de Lyon a des relations secrètes avec l'Autriche, le père CHAILLET qui parle un bon allemand et s'entend très bien avec les communistes allemands a réussi à faire passer tracts et journaux catholiques démocrates dans le Reich hitlérien. Le chef de file de ces antinazis est Kurt BALDAUF, né le 11 juillet 1911 à Dillingen, petit, brun, front très dégarni, intelligent, parlant et écrivant le français couramment, très dévoué, souriant, de haute valeur morale ; il était le secrétaire du CAR de Lyon depuis qu'il a quitté la Sarre en 1935. C'est l'ami intime du père CHAILLET.

Au même groupe appartiennent Harry BALKE, originaire de Hambourg-Wansbeck, charpentier puis matelot, qui a été membre des jeunesses du KPD. C'est un bel homme, très grand, fort, large d'épaules, blond, rouge de figure et d'un courage à toute épreuve. Condamné à mort par contumace, il réussit à embarquer dans le port de Hambourg sur un bateau grec chargé de blé à destination d'Amsterdam. De là son bâtiment part pour l'Amérique du Sud. A

peine arrivés, les marins reçoivent subitement l'ordre de revenir en Europe et de décharger le blé dans le port de Brème. BALKE est désespéré. Dans la Manche, il saute à la mer, et nage des heures durant avant d'être pris à bord d'un navire anglais qui le ramène à Amsterdam. Là, il devient cadre du syndicat international des marins. Ils rédigent beaucoup de tracts pour les bateaux allemands. Intriguée, la Gestapo finit par découvrir toutes les listes des résistants allemands. Avec d'autres matelots du KPD, BALKE s'engage en 1936 dans la marine espagnole républicaine.

Franz BLUME, du KPD, a été blessé à un pied pendant la guerre d'Espagne ; il ne lui reste que la moitié de ce pied, c'est le grand ami d'HILGERT et d'Helmuth BRUHNS, Harry BALKE, Theodor HAAG, OBERMEIER.

Fritz FRANKEN, né le 15 janvier 1897 à Herrath en Rhénanie, est un ancien serrurier entré au KPD dès 1920. Il devient conseiller municipal de Rheydt en Rhénanie puis est élu député au Landtag de Berlin en 1928. Il édite ensuite le journal du KPD "Freiheit". Dès 1933 il est détenu au camp de concentration de Sonnenburg. En 1935, il émigre en Tchécoslovaquie puis à Paris. Il prend part à la guerre d'Espagne mais, blessé, il doit être amputé du bras gauche.

Hermann OBERMEIER, originaire de Wuppertal, mesure environ 1,95 m et ne trouve jamais de souliers pour ses grands pieds. Il est très brun et de peau mate ; c'est un grand fumeur et toujours famélique. Non juif, il participe aux Brigades internationales.

Vati HOFFMANN (Erich), journaliste du Hamburger Volkszeitung, élu sénateur de Hambourg, participe aux Brigades internationales.

Hermann NUDING, né en 1902, participe à diverses écoles du parti communiste, notamment celle du Komintern de Moscou ; il émigre en Tchécoslovaquie, en URSS puis à Paris.

Heinz REICHMANN, futur diplomate, est né le 24 décembre 1914. Walter TODT est né à Hambourg en 1912. Grand, très fort, rouge de figure, cultivé, il est très actif au sein du KPD et il échappe de peu à l'arrestation par les nazis. Passé en Suisse, il est victime d'une "expulsion éliminatoire" à Genève selon le jargon administratif suisse, parce qu'il distribue tracts et journaux. Il fait partie de la société des nageurs et de celle de guitare. Lors de son bannissement, il avertit l'avocat VINCENT de Genève de son arrestation et de ce qu'il sera le jour même conduit à la frontière française. Amédée GEY, député socialiste d'Annecy, téléphone à la gendarmerie pour éviter son expulsion. W. TODT participe ensuite aux Brigades internationales, puis il est actif au CAR de Lyon avec Hermann OBERMEIER, Kurt BALDAUF, Harry BALKE, etc. Il travaille beaucoup avec le père CHAILLET. Par la suite il deviendra journaliste clandestin du parti communiste allemand et de la Résistance. Il se lie avec Helmuth BRUHNS, homme d'une très grande intelligence.

En raison de leur appartenance aux Brigades internationales et au parti communiste, ils sont tous fichés par le ministère de l'Intérieur comme dangereux ennemis de la sécurité nationale. Au camp, ils sont très surveillés par la troupe et les services de police, des Renseignements généraux. Ils n'ont droit à aucune permission et leur courrier est particulièrement surveillé par la censure. Ils réussissent néanmoins à faire parvenir quelques lettres au CAR de Lyon grâce à l'obligeance de détenus moins politisés et donc moins surveillés. Chaque petit mandat en provenance du CAR est le bienvenu. En mai 1940, donc

tout à fait à la fin du camp de Loriol, ils sont rejoints par Max MENDELLAUB, petit, blond, presque chauve, bronzé, très intelligent, étudiant allemand en Suisse qui a passé deux doctorats en droit et en lettres, soutenus près du professeur BURKHARDT de Genève. Il leur raconte qu'il a été convoqué à la police et emprisonné. Il a été contraint à passer des aveux selon lesquels il entretiendrait des relations avec l'URSS et avec Walter TODT en particulier ; c'est exactement la même accusation que celle déjà proférée par les Suisses. Le CAR de Lyon et le père CHAILLET sont intervenus en sa faveur ; il pense même pouvoir bientôt émigrer aux Etats-Unis.

## L'EMIGRATION

L'émigration est encore possible quel que soit le camp, mais seulement pour un pays situé en dehors du Bassin Méditerranéen, exception faite pour la Palestine. Les pièces requises comprennent :

- une invitation établie en bonne et due forme chez un notaire où l'auteur certifie qu'il prendra tous les frais de séjour à sa charge (on donne le nom d'affidavit à ce papier officiel) ;
- un visa du pays d'accueil ;
  
- un du pays de transit, le cas échéant ;
  
- l'autorisation de quitter la France établie par la Préfecture sur production d'un extrait de casier judiciaire et d'un certificat de libération du camp ;
  
- les billets de bateau nécessaires procurés par la société Hicem, tenue à Marseille par un Israélite originaire de Pologne, Max KATZENELLENBOGEN, chapelier cours Belsunce.

Les consuls de Marseille ont toute latitude pour accorder ou refuser le visa. Le consulat d'Argentine, 47 bd Périer, est ouvert de 14 h à 18 h et ne peut donc être fréquenté par les détenus. Olivera GUILLERMO est consul. Le consulat de Bolivie, ouvert les mardis et vendredis de 14 à 15 h, ne peut lui non plus recevoir de Millois. Emmanuel CHAIX-BRYAN est le consul. Celui du Brésil, 2 rue Edmond Rostand, est encore ouvert de 13 à 17 h. Le consul, Martins de SOUZA MOURILLO, tient compte assez largement des certificats établis par des parents résidant dans son pays. Le consul du Chili, Miguel ECHENIQUE, et son chancelier Felipe MESTRE reçoivent 64 cours Pierre Puget de 9 h à 12 heures. Un certain nombre de bateaux arraisonnés transportaient des Juifs avec un visa pour ce pays, qui viennent donc aux Milles. Le consulat de Chine, 26 rue Nau, est ouvert de 10 à 12 heures. Le consul, Tcheng TCHOUONG-KIUN, accorde des visas pour Chang Hai. Pour la Colombie, la chancellerie, 305 rue Paradis, est ouverte de 8 h 30 à 11 h 30 et de 13 h 30 à 16 h 30. Efraim DELAVALL est consul. Le consul de Cuba, Marino ESTRADA, et le vice-consul. Manuel SECADES, reçoivent de 9 à 12 h. Ils acceptent les communistes et les anciens des Brigades internationales mêmes âgés. Le marquis de Campou de GRIMALDI-REGUSSE, consul du Guatemala, reçoit 66 rue de Grignan de 10 h à midi. Juan BONET, consul du Mexique, et Santos Carlos IMBROHORIS, vice-consul, reçoivent de 10 à 12 h, 1 rue de la République. Quant à Hector PIETRI, consul du Venezuela, très bien placé sur la Canebière n° 1, recevant de 9 h à midi, il vend des visas 500 F aux vrais agriculteurs, dont on a le plus grand besoin dans son pays, et aux capitalistes. Le passage Marseille - San Cristobal coûte 136 dollars.

Mais les internés essaient pour la plupart d'obtenir un affidavit d'amis des Etats-Unis qui les attire le plus : le consulat des Etats-Unis se trouve 6 place Félix Baret ; il est ouvert de



9 h à 16 heures. Beaucoup de fonctionnaires y sont employés : John HURLEY, consul général, George ABBOTT, consul-adjoint, Hiram BIMGHAM, V.L. COLLINS et Miles STANDISH, vice-consuls, Allan McFARLAME, chancelier.

Pour qu'ils puissent effectuer leurs démarches, le capitaine GORUCHOM accorde des permissions le mercredi matin à tous ceux qui sont convoqués :

- soit à la Hicem par Max KATZENELLENBOGEN,
- soit dans un consulat,
- soit encore à la Préfecture.

Deux soldats en armes, un chauffeur et un gardien sous la conduite du sergent DARLIX, les mènent en camionnette à Marseille jusqu'à la porte de leur consulat. Après quoi, ils ont toute liberté de faire leurs courses jusqu'à midi, heure du rendez-vous devant la Préfecture. Malheureusement leur accoutrement attire le regard des agents de police, outrés de constater que des ressortissants de l'Empire allemand, internés aux Milles, se promènent légalement à Marseille. Il arrive que le commissaire téléphone au capitaine GORUCHON pour lui exprimer son mécontentement et lui rappeler que l'état de guerre ne permet pas de telles libertés.

Comment s'effectue le départ des internés pour les Etats-Unis ? On pourrait les laisser partir du port de Marseille, ce serait assez simple. Il suffirait de les prévenir quelques heures auparavant. Non, on souffre de la psychose de la 5e colonne. On va les conduire à Marseille, Lyon, Paris, puis le Havre, Rouen, le Mans, Angers, Nantes et enfin Saint-Nazaire. Suivons les notes de notre ami Rudolf KOLLMANN de Vienne :

- 25 mars 1940 : libéré à 20 h, départ en camion, arrivée en gare d'Aix à 20 h 30, départ à 22 h 22, arrivée à Marseille 24 h.

- 26 mars 1940 : changement pour le train de Paris, arrivée à 15 h.

Changement de gare en fourgon cellulaire, les Parisiens se déchaînent, croyant enfin rencontrer la 5e colonne : "Sales B. Salauds". Gare Saint-Lazare 19 h 30, le Havre, 22 h 30. Nuit passée dans un camp.

- 27 mars 1940 : départ du Havre à 19 h 15, arrivée à Rouen à 21 h, transport en autobus pour la gare militaire, nuit passée dans le train.

- 28 mars 1940 : 4 h 15 lever, départ de Rouen à 6 h 30, pour le Mans, arrivée à 11 h 30, départ à 12 h pour Angers, arrivée à 14 h 20, départ d'Angers à 18 h pour Nantes, arrivée à 20 h 30. Nuit passée dans le train.

- 29 mars 1940 : départ de Nantes à 7 h 30, arrivée à Saint-Nazaire à 8 h 45.

En tout 22 changements, plus de 2 heures de camion, fourgon cellulaire, 33 heures de train, en 3 jours et demi pour 12 internés sous la surveillance de gendarmes ! Tout cela pour tromper l'ennemi ! Pourtant leurs épouses, au courant depuis 3 jours, les attendent au bateau à Saint-Nazaire.

Le 29 au soir, embarquement sur le Champlain pour Netr-York. La traversée dure dix jours. L'océan est démonté et 90 % des passagers ont le mal de mer.

### **CAMP D'EMBARQUEMENT DU PHARO**

Par la suite, les transitaires en possession de leur autorisation de quitter la France et de leur passeport et visa sont conduits au Pharo, annexe du camp de Marseille. Ce camp d'embarquement n'est pas très apprécié en raison de la discipline de fer qui y règne. On regrette les braves soldats ardéchois et l'absence des bars, salle de jeux, banque, théâtre et surtout l'ambiance bon enfant des Milles. Par contre l'habitat est beaucoup plus agréable. Les transitaires disposent de lits en fer, paillasses, couvertures, eau courante et w.c.

Les neuf premiers arrivent le 13 février. Parmi eux deux jeunes gens de 15 et 19 ans. En mars et avril seuls quelques Viennois les rejoignent :

- en mars Max LOBW, né le 18 avril 1902 ; Jacques BODNER, né le 1er novembre 1920 ; Ernst OSTERMANN, né le 27 janvier 1916.

- en avril : Otto HAAS, né le 28 septembre 1908, émigré au Paraguay ; Arno HEYMANN, né le 10 juin 1916, à Stettin, le seul à ne pas être viennois qui part pour la Bolivie ; Fritz JELLINEK, né le 14 mars 1914 ; Kurt REINER, né le 13 septembre 1922 qui part pour New York ? Otto WEINBERGER, né le 28 août 1902 qui part pour Shanghai.

### **SORT DES DETENUS EN MAI 1940 ET APRES L'ARMISTICE**

Les centres de prestataires sont presque tous dissous en mai 1940. Les hommes des petits camps des Bouches-du-Rhône, des Basses Alpes et du Gard sont mutés soit au Meslay du Maine (Mayenne), soit au Mans (Sarthe), soit à Auxerre (Yonne). On leur donne une instruction militaire stricte, toujours derrière des barbelés, et ils sont gardés par des sentinelles, baïonnette au canon. Devant l'avance allemande, les canons grondent, les stukas font du piqué, les Français sont en pleine débâcle. Certains hommes comme l'écrivain Heinz LUNAU (9) peuvent embarquer pour Casablanca ; la plupart sont transférés dans un camp du sud de la France après de longs jours passés dans un train, ou après de longues marches mémorables : le metteur en scène Friedrich SCHRAMM ancien d'Antibes, des Milles et des Garrigues, a perdu "la flûte enchantée", partition qu'il avait achetée au chanteur Walter LIBOTH, en abandonnant son sac. Finalement il prend sur son dos l'artiste peintre Frédéric NATHANSON, qui a les pieds en sang et le traîne sur quatre kilomètres. Hans BELLMER, Ferdinand SPRINGER et presque tous les anciens d'Antibes, des Milles, des Mées, de Hanosque, de Marseille et de Forcalquier sont conduits au camp d'Albi, d'où la plupart sont libérés, pour avoir fait partie de l'armée française. Le règlement n'est pas strict. Libération et internement se succèdent souvent...

Certains s'évadent : c'est le cas de Peter LIPMAN-WULF, sculpteur de l'Université de Berlin. A Nice, il est conduit devant le général commandant d'armes. "Qui êtes-vous ?" lui demande le général. "Je suis le prestataire Peter LIPMAN-WULF". "Qu'est-ce que c'est que ça un prestataire ? Vous êtes en train de désertir, je vous envoie à Digne dans un régiment de chasseurs !". LIPMAN-WULF y passe 4 mois comme s'il était français. L'architecte Konrad WACHSMANN (prix de Rome) se cache cours Sextius à Aix et Max ERNST à la villa Air Bel à Marseille (12).

D'autres tombent dans les mains des Allemands. Tous ne sont pas malmenés, s'ils ne sont pas juifs et s'ils sont volontaires pour regagner le Reich. Les juifs sont transférés au camp de Dachau. L'artiste peintre berlinois, Werner LAVES, devient ainsi officier traducteur ; la commission d'armistice en résidence à Aix envoie un camion chercher ses affaires à Châteaurenard. Par la suite Werner LAVES déserte de l'armée allemande. Les syndicalistes, Richard KIRN, futur ministre de Sarre, et le marin Helmuth BRUHNS (10), réclamés par les SS, sont livrés par Vichy.

Beaucoup se cachent à Nice grâce au CAR (comité d'accueil des réfugiés), à beaucoup de petites gens et à l'évêque Mgr REMOND dont Adolf SIEBERTH, chef d'orchestre viennois, est l'agent de liaison et le secrétaire. Lorsque les services du préfet retrouvent les fugitifs, ils sont envoyés aux Milles ou à Gurs près d'Oloron Sainte-Marie dans les Pyrénées-Atlantiques où pluie, boue, poux, famine rendent la vie difficile. Plus de mille y décèdent.

L'émissaire d'Eleanor ROOSEVELT, Varian FRY (11), et son "Comité américain de Secours" permettent l'émigration d'environ 1500 personnes et les Oeuvres juives "Hicem" beaucoup plus. Les Etats-Unis font appel aux grands savants comme les prix Nobel MEYERHOF (12) et REICHSTEIN (13). Le Mexique accueille les communistes. Mais à partir du 3 août 1942, la "solution finale de la question juive" décidée par la conférence de Wannsee en janvier 1942 trouve son application après les déportations de la zone occupée dans tous les grands camps de la zone sud. Le Vernet (Ariège), Gurs, les Milles, Rivesaltes (Pyrénées orientales). Des rafles ont lieu dans villes et campagnes. Des milliers de familles entières de juifs étrangers (pauvres ou riches mais souvent érudits ou tout au moins de valeur) arrivés depuis 1936 sont transférés à Drancy (puis Auschwitz) et ce dans la France dite libre du maréchal PETAIN. On livre des enfants de deux ans, d'anciens militaires français ; tous s'étaient placés sous la protection de la France, dite terre d'asile.

On ne peut que déplorer ces faits sans s'empêcher de penser au mot de Romain ROLLAND : "Intelligence - Amour !".

## NOTES

- (1) Le Secours Rouge est réservé en priorité aux communistes allemands (Les Barbelés de l'Exil. Presses universitaires de Grenoble, 1979, p. 31). "Le Secours rouge international créé en 1923 s'est rapidement doté de sections nationales" (Gilbert BADIA, Les bannis de Hitler, p. 67).
- (2) Les socialistes du SPD s'adressent au comité MATTEOTTI qui n'est pas réservé qu'aux Italiens.
- (3) L'assistance des Quakers (Gilbert BADIA, Les bannis de Hitler, p. 105).
- (4) La Cimade, association protestante d'accueil des étrangers. Comité inter mouvements de la jeunesse protestante d'aide à des évacués.
- (5) Le R.P. CHAILLET, né en 1900 à Scey-en-Varais (Doubs), connaissait bien l'Autriche par son séjour en 1938. Il secourt les Allemands expulsés, réfugiés, souvent juifs et fonde l'Amitié française avec le cardinal GERLIER et le pasteur BOEGNER. Il fonde "Témoignage chrétien", journal de résistance spirituelle. L'abbé SCOLARDI ouvre un bureau d'accueil d'étrangers à Marseille en 1933.
- (6) Comité d'assistance aux réfugiés d'Allemagne, le CAR est fondé en 1936. Raymond-Raoul LAMBERT en est le secrétaire général. Le CAR prend la succession du "Comité national de secours", présidé par Robert de ROTHSCHILD.
- (7) L'"American Joint Distribution Committee" finance toutes les associations de bienfaisance. La direction est à New-York, le bureau de Berlin a été transféré en 1933 à Paris.
- (8) Témoignages du comte von BUTTLAR, de Max GOTTLIEB, Bianka GRIESS, Edith HASENCLEVER, Werner HEYD, Eric ISENBURGER, JOSK, Mme NEUGASS, Erich LINICK, Oskar LUSTIG, Friedrich SCHRAMM, Adolf SIEBERT, Ferdinand SPRINGER, Emma STRAUSS, Heinrich STROBEL, Oskar STROH, TINTNER, Konrad WACHSMANN, Karl WRONKE, Werner ZIPPERT.
- (9) Interview de sa femme, Mme Elisabeth LUNAU, en juillet 1982 à New-York.
- (10) Interviews de Richard KIRN, à Sarrebruck, et d'Helmuth BRUHNS, à Hambourg, en juillet 1981.
- (11) Varian FRY, Surrender on Demand, New York, janvier 1945.
- (12) Interview de Daniel BENEDITE en février 1980. Daniel BENEDITE fut secrétaire général du Centre américain de secours. Il est l'auteur de La Filière Marseillaise (éditions Clancier Guénaud, Paris, 1984). Il a sauvé Otto MEYERHOF, alors interné aux Milles.
- (13) Interview et lettre du Dr Joseph WEILL (février 1983) qui détient un rapport du Prix Nobel REICHSTEIN sur son internement en Provence.